

Charlotte Janka (Scholz) et l'exigence de la « vérité »

Charlotte Scholz est escortée à Rieucros le 26 avril 1940. Née à Berlin, en 1914, dans une famille militante – via le mouvement spartakiste son père a rejoint le Parti communiste allemand - elle assume très tôt des responsabilités parmi les jeunesses communistes. Arrêtée dès l'âge de 19 ans, pour son activité politique, il lui faut quitter l'Allemagne.

Dans un long entretien, dont nous livrons des extraits, donné au journal *ila*, un magazine latino-américain publié en Allemagne, Charlotte Janka évoque les sept mois vécus à Rieucros. Elle obtient l'autorisation de se rendre à Marseille, à partir du mois de novembre 1940, afin de préparer une émigration au Mexique. Elle rencontre alors Walter Janka, militant communiste qui, en Allemagne, a connu prison et camp de concentration, a combattu en Espagne, où il a été blessé au cours de la bataille de l'Èbre, et vient tout juste de sortir du camp du Vernet. Elle va partager sa vie.

Après l'émigration au Mexique, en 1947, le couple s'installe en Allemagne de l'Est où naissent leurs deux enfants. En décembre 1956, Walter Janka est arrêté, accusé de « conspiration contre-révolutionnaire » et condamné à 5 ans de prison à la suite d'un procès. La vie de la famille bascule. Charlotte est privée de travail, leurs enfants en subissent les contre-coups. Beaucoup de personnes leur tournent le dos.

Walter Janka, dont l'œuvre de dramaturge et d'éditeur est réputée, sort de prison grâce à une mobilisation internationale, et il est « réhabilité » plus tard en tant que « victime du nazisme ». Mais cette épreuve, que Charlotte Janka relate dans l'entretien, l'a rendue exigeante en matière de « vérité ». Les propos convenus, les slogans, les gens qui savent et se taisent lui sont insupportables.

En dépit de cette douleur jamais éteinte, Charlotte Janka a vécu sans naïveté la chute du mur de Berlin, puis a désapprouvé l'engagement de l'Allemagne dans la guerre du Kosovo.

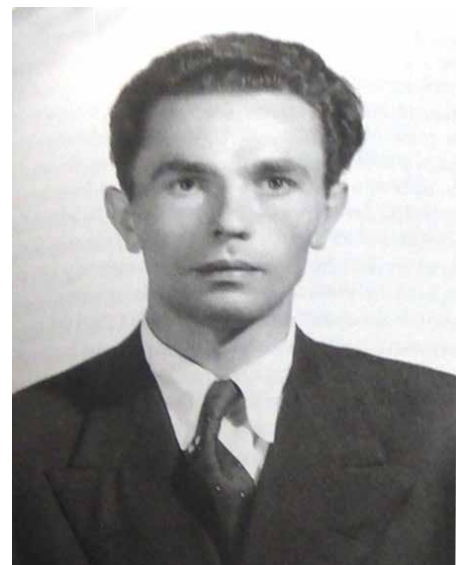
Données à Anne-Marie Artès-Savajol, en 2001, ses paroles critiques au sujet de Rieucros - qu'elle reprend en 2006 dans le film *Tout entière dans le paysage* de Delphine de Blic - sont à comprendre à la lumière de son exigence de vérité.

Elle meurt le 18 janvier 2012.

Michèle Descolonges



Photo publiée dans Akademie der Künste, *Letzte Zuflucht Mexiko. Gilberto Bosques und das deutschsprachige Exil nach 1939*, Berlin, 2012, p. 137.



Idem, p. 145.

1

Ci-après,

1) Des extraits de l'entretien réalisé par Ulrike Schätze en juillet 1999. Les questions sont de Ulrike Schätze.

2) Les rencontres d'Anne-Marie Artès-Savajol avec Charlotte Janka.

Sur le plan politique, ma voie a été tracée par la famille ¹

Madame Janka, vous êtes née à Berlin en 1914. Quels souvenirs de votre enfance et de votre jeunesse avez-vous ?

Mes parents venaient de Basse-Silésie. Mon père y avait travaillé comme serrurier dans la mine. La grande grève des mineurs de 1906 marque le début de sa participation politique aux événements de l'époque ; il rejoint ensuite le KPD via le SPD, l'USPD et la Ligue spartakiste ². Aussi, politiquement, je dois dire que ma voie a été tracée par la famille. Ma sœur aussi a pris ce chemin. [...]

Quand êtes-vous devenue politiquement active ?

J'ai été membre de l'organisation des pionniers et ensuite de l'association de la jeunesse communiste. On ne pouvait pas adhérer à l'association des jeunes avant d'avoir 18 ans, et en 1933, j'y assumais une responsabilité de direction. Chez nous, la première perquisition a eu lieu avant les élections de mars 1933. Il n'a pas fallu longtemps avant que ma sœur ne soit arrêtée. Elle a ensuite été condamnée à Leipzig, a été emprisonnée à Bruchsal et n'a été libérée qu'en 1935. Mon père a été arrêté par les SA et incarcéré dans la fameuse prison municipale de Pankow, qui était aux mains des SA. J'ai été arrêtée, moi aussi, mais seulement pour une courte période, je n'avais que 19 ans. Néanmoins, il était prévisible que cette première arrestation serait suivie d'autres en raison de mes activités politiques et qu'il était préférable de quitter l'Allemagne. [...]

Comment s'est passée votre fuite d'Allemagne ?

Comme je détenais une carte d'identité encore valide pour deux années, j'ai décidé de me rendre à Paris. Mais cela n'a pas été si facile ; j'ai fui entre deux rendez-vous où je devais me présenter à la police. Pour prendre le train, des amis m'ont conduite loin de Berlin. C'est par Stuttgart et le lac de Constance que je me suis rendue pour la première fois en Suisse. Je me souviens qu'à Stuttgart, j'ai séjourné chez un couple d'artistes. Il était acteur et elle chanteuse. Elle a alors chanté pour que m'endorme, je n'oublierai jamais cela. [...]

Je suis retournée à Paris avant même le vote de la Sarre ³ parce que je travaillais alors pour l'Internationale des syndicats, plus précisément l'Internationale des syndicats de mineurs. En France, mes ennuis ont commencé lorsqu'un fonctionnaire du KPD a été arrêté à Strasbourg et que mon adresse figurait dans son carnet de notes. J'ai donc dû quitter l'hôtel la nuit et dans le brouillard. Nous avons ensuite vécu illégalement chez des Français pendant un certain temps. [...] J'ai été expulsée de Paris et on m'a imposé une résidence forcée. J'ai choisi Saint-Malo. Juste avant que les nazis n'envahissent la Belgique

et la Hollande, j'ai été arrêtée sur une dénonciation et emmenée à travers la France au camp de femmes de Rieucros dans le Massif central. Je suis arrivée à Rieucros en avril 1940. Par chance, j'ai été épargnée des grands froids de l'hiver. Comme on m'a donné dix jours de congé fin octobre pour récupérer mon visa mexicain, j'ai su, par les autres, qu'il faisait si froid que l'eau gelait dans les bâtiments, parce que Rieucros était à 1000 mètres. L'été n'était déjà pas agréable, mais l'hiver a dû être terrible. Je n'ai été que peu de temps dans la baraque générale, où logeaient des femmes très différentes, des prostituées aux femmes soupçonnées d'être des espionnes. J'ai rapidement déménagé dans la baraque politique, et là je me suis liée avec Hilda Maddalena ⁴, qui était un peu comme mon amie maternelle à l'époque. Son mari était au pénitencier de Brandebourg ; elle ne l'a jamais revu vivant. Plus tard, Hilda est également venue au Mexique.

Lorsque j'ai obtenu mon congé de dix jours en octobre, je ne suis pas retournée au camp. Je ne voulais pas renoncer à ma liberté si facilement. [...]

J'ai vécu légalement pendant près d'un an, mais j'ai travaillé illégalement. Je suis restée en contact avec les autorités et les partis, parce que nous avons beaucoup de personnes clandestines à nourrir. Sans cartes de rationnement, il n'y avait rien du tout en 1941. Mon travail consistait, entre autres, à me déplacer et à me faire voler ou à falsifier des cartes de rationnement afin de pouvoir nourrir les clandestins. Alors, la volonté d'aider des Français était grande.

Au cours de ces activités, j'ai rencontré mon futur mari, Walter Janka. [...]

Vous ou votre mari avez dit un jour que le Mexique était parmi les meilleures années de votre vie.

C'est vrai. Je cite toujours le dicton mexicain : *Como Mexico, no hay dos*. (Comme le Mexique, il n'y en a pas deux) C'est vrai parce qu'à la différence des autres pays d'émigration, le Mexique nous a ouvert toutes les possibilités et toutes les opportunités. Nous n'avons pas eu besoin d'avoir des papiers sur nous. pendant cinq ans, jamais personne ne nous a demandé

¹ "Politisch war mein Leben durch die Familie vorbestimmt", *ila*, 229, octobre 1999.

² SPD : parti social-démocrate d'Allemagne ; USPD : parti social-démocrate indépendant d'Allemagne. La Ligue spartakiste fut un mouvement politique promouvant « l'action révolutionnaire », particulièrement actif pendant la Première Guerre mondiale et jusqu'à l'assassinat, en 1919, de ses principaux dirigeants Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg. Avec d'autres organisations de moindre importance, la Ligue spartakiste crée le KPD (Parti communiste allemand) en 1918.

³ Après le Traité de Versailles, la Sarre (au riche patrimoine minier) est devenue un territoire sous mandat de la Société des Nations. En 1935, les Sarrois ont voté à 90 % en faveur du rattachement à l'Allemagne.

⁴ Hilda Maddalena (Eble) participe dès 1937 à plusieurs réunions publiques en France, afin d'alerter au sujet de la répression des « antifascistes » en Allemagne. Surveillée par la police française, elle est incarcérée à la prison de la Petite Roquette, dès le 2 septembre 1939, puis transférée à Rieucros le 17 octobre. Elle obtient de se rendre à Marseille pour un visa en mai 1941. Elle avait 16 ans de plus que Charlotte Janka, d'où « l'amie maternelle ».

Qui êtes-vous? Bien sûr, il y a eu des moments très différents dans l'histoire du Mexique, mais à notre époque, c'était comme cela. Je suis très heureuse que, lors d'un séjour au Mexique en 1993, nous ayons encore vu Gilberto Bosques [Consul général du Mexique à Marseille jusqu'en 1942], car il a vraiment sauvé la vie de beaucoup, beaucoup de gens. [...]

Avez-vous envisagé de rester au Mexique après la fin de la guerre?

Non. Nous disions en plaisantant : « Nous n'avons pas quitté l'Allemagne volontairement, ils nous ont chassés. Ils ne peuvent pas reconstruire l'Allemagne sans notre aide ». C'était plutôt une plaisanterie, bien sûr. Mais nous voulions savoir.

Mais à cette époque, vous estimiez urgent le besoin d'aide de l'Allemagne?

Bien sûr, nous y avons cru sérieusement. Non pas que cela ne puisse se faire sans notre aide, bien sûr. Mais nous placions nos espoirs dans l'Allemagne. C'est ce qu'il semblait au début, mais ensuite, nous avons très vite été déçus. Je dois dire honnêtement que je ne sais pas ce que j'aurais décidé si j'avais pu lire l'avenir... En tout cas, Bautzen [prison tristement célèbre de la RDA] aurait été épargné à Walter. Et Bautzen est une chose qui avec les années... On dit toujours que le temps guérit toutes les blessures. Ce n'est pas vrai. Plus les années ont passé, plus je suis devenue amère à cause de la destruction de nos vies, et du comportement honteux de la majorité des gens - dont beaucoup étaient bien trop intelligents pour croire ce qu'on leur disait, mais l'acceptaient quand même. [...]

Avez-vous alors envisagé de vous rendre en RFA?

Non, je n'ai jamais eu cette idée. Pas même après la libération de Walter, car cela n'aurait été qu'une confirmation pour Ulbricht⁵ et tous ces gens. Ils auraient dit : « Le voilà rendu là d'où il prenait ses ordres - comme ils l'avaient prétendu. » Non, en signe de protestation.

De plus, nous avons choisi ce monde, après tout.

Comment s'est déroulée votre vie après que votre mari ait été mis en liberté?

Mon mari a été expulsé du parti, il n'y avait donc pas de vie de parti. J'y suis allée de temps en temps par sens du devoir, il n'y avait plus d'engagement à l'époque. Nous avons trouvé de nouveaux amis et, dans une certaine mesure, la situation professionnelle s'était stabilisée. En fait, cela est devenu possible grâce à une initiative privée, car du côté officiel, il avait été précisé à mon mari qu'il ne pouvait plus prétendre exercer des responsabilités. Walter avait répondu que de toute manière, il n'était pas disposé à en subir une. Contrairement à beaucoup de gens qui n'ont aucun caractère, il est toujours resté fidèle à ses principes, quoi qu'il lui en coûtât. Je suis sûre

qu'à bien des égards cela aurait été plus facile si nous étions partis, mais nous ne le voulions pas. Et je dois dire, en regardant ce qui se passe maintenant : cette alternative nous aurait-elle été bénéfique ? C'est un très gros point d'interrogation.

D'autant plus que je vois aujourd'hui comment l'opinion publique réagit à la guerre du Kosovo. Les gens pensent que l'Allemagne est à nouveau en état de faire la guerre. J'ai été une adversaire absolue de cette guerre dès le premier jour. Il y a de la manipulation et des mensonges. Du temps de la RDA, la réalité était fréquemment travestie et nous avons toujours protesté à ce sujet. Aujourd'hui, lorsque j'écoute les nouvelles ou que je lis les journaux, je suis horrifiée de voir que la presse est également mise au pas. Il était clair dès le début que cette guerre ne pouvait rien résoudre. [...]

Beaucoup de choses ont changé dans l'ensemble de la société au cours des dix dernières années. Comment voyez-vous la période qui suit la chute du communisme?

Je n'ai jamais partagé l'euphorie ambiante. Beaucoup de gens qui, à l'époque, ont crié « Nous sommes un seul peuple » avec tant d'enthousiasme ont été amèrement déçus. Ils n'avaient aucune idée de ce qu'était le capitalisme. En 1989, nous espérions tous que la RDA bénéficierait d'une transition de plus longue durée. L'écrasement de tout le secteur industriel a été un désastre absolu. Le *Treuhand*, qui devrait plutôt être appelé *Untreuhand*⁶ - c'est ainsi que Walter le nommait - a causé des destructions. Il est vrai que la RDA n'était orientée que vers l'exportation à l'Est. Du jour au lendemain, cela s'est effondré et les moyens de subsistance des gens avec. Nous voyons aujourd'hui, cela peut sembler un peu banal, mais c'est toujours valable, que les riches s'enrichissent et les pauvres s'appauvrissent. Je suis la dernière personne à avoir une once de sympathie pour tout ce qui concerne la Stasi⁷. Mais d'une certaine manière, l'éternel débat au sujet de la réunification est aussi une sorte de détournement des vrais problèmes. On ne peut pas non plus toujours prétendre que l'ancienne RDA est arrivée les mains vides. La RDA a également contribué à l'unification. Cela ne doit pas être sous-estimé.

Entretien réalisé par Ulrike Schätte.

Notes entre [] de la rédaction de *ila*.

Notes de bas de page et traduction Michèle Descolonges.

5 Walter Ulbricht fut un dirigeant de la RDA, de 1945 à sa mort (1973).

6 Initialement destiné à la redistribution à la population des parts des entreprises d'État de l'ex-RDA (République Démocratique allemande), le *Treuhand* (littéralement « agence fiduciaire ») s'est orienté en 1990 vers la privatisation de son économie. En parlant de *Untreuhand*, Charlotte et Walter Janka veulent souligner l'infidélité de cette politique aux finalités initiales.

7 Créée en 1950, la Stasi fut la police politique, particulièrement redoutée, de la RDA.

Anne-Marie Artès-Savajol rencontre Charlotte Janka

En septembre 2001, la ville de Mende recevait un groupe d'Allemands, anciens des Brigades internationales de la guerre d'Espagne. Fille d'un réfugié espagnol victime du franquisme, j'ai été invitée à participer aux diverses manifestations, dont le repas de clôture. Ce fut une rencontre qui m'a beaucoup marquée, je côtoyais des hommes et des femmes qui s'étaient engagés auprès des républicains espagnols en lutte contre le fascisme de Franco et de ses alliés dont l'Allemagne nazie.

J'étais impressionnée, mon père qui parlait peu de cette guerre leur vouait une grande reconnaissance même s'ils étaient communistes, lui d'une organisation anarchiste, la CNT (Confédération nationale des travailleurs). Ils avaient sacrifié leur jeunesse, leur vie pour cette noble cause. Lors de ce repas je fis la connaissance de Mechtild Gilzmer avec qui des liens se sont tissés, et de Charlotte Janka. J'ai passé un mémorable moment avec elle. Vieille dame digne, pétillante, chaleureuse, lucide. Nous avons échangé longuement, je lui demandai de me raconter sa vie dans le camp de Rieucros et surtout comment s'organisait la solidarité entre les femmes, elle m'a regardée en souriant, m'a tapoté la main en me disant : « Ne soyez pas crédule Anne-Marie, il n'y a rien de plus terrible, de plus cruel que des femmes entre elles... j'en garde un mauvais souvenir ». Ce fut un choc pour moi, cette franchise était nécessaire. Charlotte Janka était directe, rien n'était édulcoré dans ce qu'elle témoignait, elle était sans illusion sur l'espèce humaine dans de telles circonstances. Ce fut une belle leçon qui me sert beaucoup dans ma recherche de vérité sur les événements passés et présents, Je l'ai rencontrée à nouveau chez elle à côté de Berlin en février 2006, grâce à une invitation obtenue par Delphine de Blic, documentariste qui préparait un film sur la mémoire des camps, en abordant l'Histoire par le rapport aux lieux et aux paysages. Son film s'est intitulé *Tout entière dans le paysage*.

J'ai retenu de notre échange une forte impression de cette femme, d'une fidélité sans failles à ses engagements, à ses convictions malgré toutes les difficultés, la complexité d'une époque (trahisons, manipulations, délation et autres) auxquels elle n'a pu échapper, elle a continué d'avancer courageusement sans rien céder. J'avais face à moi une grande et belle personne qui acceptait de passer un moment avec la fille d'un combattant de la guerre d'Espagne.

Anne-Marie Artès-Savajol



À Mende le 19 septembre 2001, de gauche à droite : Jean Bonijol, Pauline Talens Peri et Charlotte. Photo Bernard Vanel.



Berlin 2006. Photo Delphine de Blic.